

UN LIVRE DE DÉCOUVERTE AB

BEA



TERRY MASTERS



Chapitre 1

C'était une femme simple, d'une cinquantaine d'années. Sa mère était mariée à un marin qui ne revint pas de la guerre et, fille unique, elle grandit sous l'œil attentif et bienveillant de sa mère. La perte de ce père qu'elle connaissait à peine ne la perturba que par la réaction de sa mère et les changements qui s'ensuivirent. Sa mère se remaria bientôt avec un homme bien différent, car elle estimait ne pas pouvoir se permettre d'être trop difficile.

Sa mère tomba bientôt enceinte et un petit frère naquit, suivi d'un autre dans l'année. À douze ans, Jessie devint nounou pour un petit frère qui avait déjà la coqueluche de son père et son mépris pour toutes les femmes. Jessie était un fardeau pour son beau-père, qu'il portait désormais à contrecœur, mais cette « gamine de l'autre » lui était utile et il lui accordait une attention paternelle, même si son hostilité à son égard ne faiblissait jamais. Alimentée par son tempérament colérique et sa ferme conviction dans les châtimements corporels – une pratique que sa mère acceptait stoïquement lorsqu'elle était appliquée sur ses propres fesses –, elle en était venue à haïr cet homme d'une haine sourde et intense. Son fils était son seul exutoire.

Elle hérita de la tâche lorsque sa mère partit à l'hôpital pour l'accouchement difficile d'une fille fragile. Elle était la seule à s'occuper de la maison ! Comble de malchance, au début des vacances d'été, son été, qui s'annonçait radieux, s'évapora avec le séjour de sa mère à l'hôpital. À son retour, elle était épuisée, avec un bébé difficile et un emploi du temps surchargé. La petite chérie de son père

rechignait à suivre une formation et, plus par inexpérience que par nature, elle n'arrangeait rien. D'une manière ou d'une autre, tout lui était reproché et, à chaque accident de son père, elle était punie.

Elle avait fini par quitter le domicile familial et épouser un homme bien plus docile ; ensemble, ils avaient élevé deux enfants. Mais la vie nous éloigne et, après trente ans, ils se séparèrent : lui vers son nouvel amour, elle vers une liberté qui ne lui avait pas manqué. Elle avait été trop occupée et trop responsable, comblant le vide qu'elle avait été contrainte de créer dans leur vie commune.

Comme chez certains couples mariés, leur vie sexuelle s'était dégradée en de rares accès de passion débridée, la tendresse ayant depuis longtemps disparu. Il avait un penchant pour la violence, et elle, un goût plus prononcé pour les abus. Les quelques séances qu'elle lui accordait étaient devenues trop timides pour sa libido déclinante, et il s'est laissé aller dans les bras d'une partenaire plus calculatrice. Une femme moins impliquée personnellement dans ses désirs pervers, et capable de faire de son plaisir l'objectif principal. Au final, il n'y a pas eu de match. Il a obtenu sa pension, elle a gardé la maison, et en fin de compte, le partage était équitable.

Je l'ai rencontrée grâce à une annonce dans le journal local. Je cherchais une nounou, et elle, un bébé à fesser. J'étais justement le bébé idéal pour lui donner toutes les raisons de le faire. Jessie travaillait à temps partiel comme aide-soignante dans une garderie pour jeunes adultes en difficulté. Certains de ces enfants étaient volontairement incontinents, et ça l'agaçait de les voir s'en tirer à si bon compte, alors qu'une bonne fessée aurait suffi. Finalement, dégoûtée par l'attitude générale, elle a démissionné. Elle a craqué quand l'envie est devenue trop forte . De mon côté, j'avais eu plusieurs partenaires prêtes à participer ou simplement à tolérer mon fétichisme des couches. Jessie a été la première à avoir des idées bien arrêtées sur la façon dont on devait traiter les grands bébés

comme moi. Habitée à mener la danse , elle m'a surpris la première fois que j'ai simulé un « accident ».

Nos premières discussions ont eu lieu par téléphone et, dès notre première rencontre, nous savions à peu près à quoi nous attendre. Pour ma part, je portais ce qui ressemblait le plus à une culotte d'apprentissage, relativement discrète même sous un pantalon en caoutchouc, mais tout à fait efficace pour un usage occasionnel. J'avais emporté diverses couches et culottes pour bébé, dont une culotte bouffante en caoutchouc moulante dans laquelle j'avais longtemps rêvé de recevoir une fessée, ainsi qu'une palette, une sangle et un ensemble complet de liens. Dire que j'étais nerveuse au moment du départ est un euphémisme.

Nous avons convenu de nous rencontrer en terrain neutre et, comme nous ne nous étions jamais vues, un simple moyen de nous reconnaître mutuellement avait été établi. Pour ma part, je portais un grand sac à langer bien rempli ; elle m'a dit que je la reconnaîtrais à son sac en cuir.

Je suis arrivée tôt au centre commercial, mais je suis restée assise dans ma voiture, rongée par l'appréhension. J'étais certaine d'entrer et d'être à l'heure au rendez-vous, et mon côté enfantin s'en était déjà chargé : non seulement j'étais trempée , mais une bonne crotte étalait fièrement mes manières infantiles à la vue de tous. J'avais observé l'entrée la plus proche du lieu de rendez-vous et repéré quelques candidates qui auraient très bien pu être elle. Certaines m'ont effrayée, et j'ai hésité jusqu'au dernier moment avant de me précipiter pour m'asseoir nerveusement sur le banc désigné. J'ai dû le partager avec une mère de deux jeunes enfants turbulents et curieux.

Peu après mon arrivée, elle inspecta ostensiblement la couche du plus jeune en soulevant sa robe et en jetant un coup d'œil à ses fesses à travers la jambe de sa culotte en plastique. Ne trouvant pas la source de l'odeur, elle interrogea l'aîné sur le fait qu'il avait sali son

pantalon. Il nia et affirma que c'était moi qui avais le pantalon souillé. La dame s'excusa nerveusement et, bien décidée à donner une leçon à son fils, baissa son pantalon et retourna le fond de sa culotte d'apprentissage. « Pas de tache ! » s'écria-t-il en pleurant, proclamant haut et fort que c'était moi qui avais le pantalon souillé. À ce moment-là, je rougissais violemment et cherchais désespérément Jamie. Je voulais m'enfuir, mais je ne voulais pas rater ce rendez-vous. La mère offensée fixa mon sac à langer d'un air entendu, puis, prenant son enfant dans ses bras, suggéra qu'on lui change son pantalon et, le regard noir, s'éloigna.

Jamie avait maintenant dix minutes de retard et la gêne de cette rencontre me faisait encore trembler intérieurement, mais j'étais déterminée à tenir au moins dix minutes de plus. Malgré ma vigilance constante, personne, à l'exception des commerçants qui traînaient dans le quartier, ne correspondait à mes attentes. Mon poste, attribué par Jamie, se trouvait devant un magasin de vêtements pour femmes et la propriétaire avait pris l'habitude de se tenir à environ trois mètres de moi. Je l'ai surprise à me regarder à plusieurs reprises et chaque fois que je la regardais, elle me fixait en retour jusqu'à ce que je détourne le regard.

Son regard n'était pas hostile, mais pas encourageant non plus. Elle semblait amusée par mon malaise évident, et, mis à part le fait qu'elle travaillait là, elle aurait parfaitement convenu, vêtue d'une jupe et d'un gilet en cuir noir. Finalement, désespéré, j'ai supposé qu'elle m'avait posé un lapin et je me suis levé pour partir, refusant d'accepter cette déception. J'avais le sentiment que nous nous étions compris et que nous étions tous deux assez matures pour ne pas jouer à ce genre de jeux. La propriétaire, curieuse, était occupée avec un client et, après un dernier coup d'œil autour de moi, j'ai commencé à errer lentement vers ma voiture, en urinant légèrement sur mon pantalon.

Même si je ne le fais pas souvent, j'aime bien me faire dessus en public, discrètement, et j'évite de m'approcher des gens , mais c'est excitant de faire caca dans son pantalon. J'en avais déjà payé le prix fort en termes de gêne. Si la réunion n'avait pas été aussi stricte sur le lieu et l'heure, jamais je ne me serais approché de cette dame et de ses enfants. Quel cauchemar ! La pire situation possible. Je ne reconnaissais personne aux alentours, et j'espérais que personne ne m'ait reconnu. J'avais pris un jour de congé et il n'était que 10h30, donc il n'y avait pas foule, mais qui était cette femme ? Elle pouvait surgir à tout moment, comme dans un mauvais rêve, car ce n'est pas une grande ville.

Oui, j'avais déjà assez payé et l'idée de la revoir plus tard dans un contexte social me donnait franchement la chair de poule. Je comptais bien en avoir pour mon argent. J'avais été inutilement exposé au malaise d'une dame, sans parler de son fils, et j'avais réagi, ce que personne n'apprécie.

C'était un rêve devenu cauchemar. Le magasin de vêtements pour bébés proposait une belle collection de vêtements à froufrous pour tout-petits, malheureusement introuvables à ma taille, et un mannequin portant une couche en coton imprimé – heureusement, si, j'en avais une. Je me suis arrêtée pour admirer ces vêtements de petite fille et, ce faisant, j'ai discrètement fait pipi dans ma culotte. Toute ma douleur et ma frustration ont remonté le long de mes fesses, puis se sont engouffrées dans l'entrejambe de ma culotte d'apprentissage trempée, dont le siège s'affaissait maintenant de façon alarmante. J'étais blessée et je m'en fichais que les gens le sachent, mais lorsqu'une main dure m'a agrippée le bras et qu'une voix froide m'a ordonné à l'oreille, mon cœur s'est emballé.

Je n'ai pas compris un mot jusqu'à ce qu'une secousse me pousse brusquement vers le rayon femmes. Jessie me tenait par la main ; c'était cette vendeuse qui avait tant apprécié mon calvaire. Impossible de se rencontrer dans cet état ! J'étais complètement

paniquée ! Sortie de ma torpeur et réalisant soudain à quel point j'étais dans le pétrin, j'ai aperçu quelques visages choqués me regarder, précipitée dans le magasin comme une vulgaire voleuse. La seule chose à faire était de me faire la plus discrète possible, mais cela n'a fait qu'empirer les choses. J'ai dû me confier à une femme qui m'avait regardée me débattre pendant une demi-heure. Tandis qu'elle me conduisait, toujours en me tenant par le bras, jusqu'au fond du magasin, sa vendeuse m'a souri puis a décroché le téléphone.

Jessie m'a poussée dans une petite cabine d'essayage dont un banc recouvert de vinyle occupait une partie de la pièce. Me tournant face à elle, elle m'a forcée à me mettre à genoux et m'a pris le visage entre ses mains.

« Je savais que tu allais être difficile, mais là, c'est trop. Il faut te donner une leçon, une que tu n'oublieras pas de sitôt, et je suis la personne idéale pour ça. Tu ne peux aller nulle part comme ça, et c'est bien trop de dégâts pour ce qu'on peut gérer ici. Tu as bien mis des couches dans ce sac à langer, n'est-ce pas ? » J'ai bêtement hoché la tête. « Eh bien, tu voulais porter une couche, et c'est la seule façon de gérer le désordre que tu as causé. Baisse ce pantalon que je puisse te changer. » Elle m'a arraché le sac à langer des mains. Stupéfaite, je n'avais pas bougé lorsqu'elle s'est retournée après avoir refermé la porte. Elle m'a fixée droit dans les yeux jusqu'à ce que je baisse le regard, puis elle m'a giflée et m'a tirée sur mes pieds. « Je t'ai dit de baisser ce pantalon ! Tu es déjà assez en difficulté comme ça, alors tu ne voudrais pas qu'il soit taché, si ? »

Je me suis empressé d'obtempérer, mais à peine mon pantalon était-il tombé que je me tenais sur une jambe, penché pour ouvrir ma botte, qu'elle m'a repoussé violemment sur le banc. La force et l'angle de ma chute ont projeté, à travers l'entrejambe, ce qui semblait être tout le contenu de mon pantalon, sur mon torse. Je n'osais pas refermer les jambes, de peur que cette marée brunâtre ne se répande encore.

Elle a remonté mon t-shirt puis m'a forcée à me coucher sur le côté, ce qui a soulevé mes jambes et lui a permis d'enlever mes bottes et mon pantalon. Me retournant sur le dos, elle m'a fait lever les fesses pour pouvoir baisser délicatement ma culotte en caoutchouc. Des traces brunes sur mes cuisses et des taches sur mes mollets, mais elle a réussi à l'enlever et l'a pliée soigneusement en un petit paquet, la rangeant dans le compartiment à couches sales doublé de plastique de mon sac à langer. Pendant qu'elle fouillait dans le sac, sortant une grande couche et une culotte en plastique propre, son assistante, Bea, a frappé à la porte.

« C'est la sécurité, madame. Ils veulent vous parler. Quelqu'un vous a vue l' interpellé et ils veulent s'assurer que tout va bien. Je peux le surveiller si vous voulez, pendant que vous êtes au téléphone. »

« Très bien Bea, tu peux le surveiller, mais ça va te coûter quelque chose. Apporte des lingettes et la poubelle des toilettes et vois ce que tu peux faire pour nettoyer ce qui est sale sur ses jambes. » Elle finit de déplier la couche et me demanda de lever les jambes pendant qu'elle la glissait sous mes fesses.

« Si tu es ne serait-ce qu'à moitié aussi intelligent que je le pense, tu feras tout ton possible pour bien te comporter avec Bea. Elle profitera de la moindre excuse pour te corriger et je compte bien la laisser faire. »

Bea entra dans la pièce et, d'un signe de tête à Jessie, elle partit parler à l'homme. Bea s'approcha et prit le sac à langer. Voyant les entraves, elle les sortit avec joie et me les mit aux poignets. Elle inspecta la sangle et la palette, puis les posa sur le banc, à portée de main. Écartant mes jambes, elle prit le devant de la couche propre et commença à tamponner les traces sur mes cuisses. Ce n'étant pas très efficace, elle serra la couche aussi fort qu'elle le put, juste par-dessus ma culotte d'apprentissage déjà bien collante. Prenant une lingette, elle nettoya rapidement le reste des dégâts non couverts par

la couche. Bea vida le sac à langer et fouilla dans les culottes. Les bloomers en caoutchouc ambré attirèrent son attention ; les tenant pour mieux les examiner, elle reconnut d'un air moqueur ma gêne.

« Jessie va bien s'en servir quand elle te ramènera à la maison, alors prépare-toi. Une fois que tu seras bien habillée dedans, ça lui arrivera jusqu'aux genoux et tu auras bien chaud aux fesses. Tu auras de la chance de pouvoir t'asseoir pendant une semaine. » Elle examina les autres paires et, au moment où Jessie revint, Bea avait réussi à m'enfiler mon bloomer en plastique et était en train de me mettre mon pantalon.

« Je vois que tu l'as déjà habillé. J'allais te laisser lui donner une fessée pour sa bêtise , mais je suppose que je vais devoir le faire moi-même. Tu peux t'occuper de la boutique pendant que je gère la situation à la maison. » Me tirant sur mes pieds, elle prit la chaîne de taille et y attacha les menottes pendant que Bea finissait de m'habiller.

« Tu as vu le joli slip en caoutchouc qu'il a ? Il est parfait pour fesser les fesses sales. » Bea le tendit à Jessie qui le secoua et le brandit devant mon visage.

« Je crois qu'il espère que je vais lui mettre ça et lui donner une bonne fessée. Il ne sera pas déçu, mais il risque d'être un peu surpris. Tu ferais mieux d'utiliser les entraves aussi, on ne veut pas qu'il pense pouvoir échapper à ce qui l'attend, n'est-ce pas ? »

Elle prit le sac à langer, y rangea tout et me le tendit. Me tenant toujours aussi fermement le bras, elle attendit que Bea finisse de me serrer les entraves aux chevilles. Elles avaient délibérément laissé ma braguette grande ouverte, mon pantalon de bébé et ma couche pleine à craquer étant clairement mis en valeur par la poignée du sac. Enchaîné comme un voleur, exposé comme le bébé que je suis, Jessie m'escorta jusqu'à l'arrière du magasin et m'attacha solidement dans sa voiture.

Chapitre 2

Elle démarra la voiture sans passer la première, mit un concerto pour piano de Rachmaninov et se tourna vers moi.

« Voilà ce dont nous avons parlé, mais je ne crois pas que tu comprennes vraiment le sens du mot « soumission ». Je te ramènerai à ta voiture, et ce sera tout, ou alors tu peux te laisser aller entre mes mains. Pas de discussion, pas de répliques, pas d'allusions. Ton cul m'appartient, ma belle. J'en ferai ce que bon me semble. Tu n'aimeras pas tout ce que je ferai, mais tu seras au moins curieuse de découvrir toute cette histoire. »

Elle fouilla sur le siège arrière et en sortit un biberon surdimensionné, en réalité une mangeoire pour cochons, mais qui ressemblait trait pour trait à un grand biberon. Il gargouillait d'une manière envoûtante et il se demanda ce qu'il contenait.

Tout en me le brandissant devant la bouche et en me narguant, elle poursuivit : « Si tu as le courage d'affronter cette marée montante, tu en ressortiras transformé. Prends le mannequin et tu es à moi. Si tu attends trop longtemps ou si tu te détournes, tu peux rentrer chez toi. Sans rancune, inutile de continuer. »

Nous étions assises là, face à face, elle arborant ce sourire énigmatique que j'avais déjà reconnu lors de notre attente sur le banc du centre commercial. Pendant toutes ces heures de conversation téléphonique, nous avions appris à nous connaître. C'était une personne en qui je pouvais avoir confiance, pas dominer, juste en qui je pouvais avoir confiance. Pour la première fois de ma vie, j'ai cédé consciemment, délibérément. J'ai ouvert la bouche. Elle m'a fait insister un peu, mais j'ai pris autant de son téton surdimensionné dans ma bouche que possible. Cependant, à cause de la chaîne qui retenait mes menottes, je ne pouvais pas le retenir et en tirer quoi que ce soit en même temps. J'ai gémi et lui ai lancé un regard blessé, en essayant de me laisser aller dans le siège.

Elle rit, se pencha sur moi et inclina le siège passager au maximum. Tant que personne ne nous regardait directement, j'étais en sécurité, allongée là, comblée, mouillée, souillée et aimée. Enfin, désirée, du moins. Elle avait raison. J'ignorais tout de la soumission, mais j'étais certaine de le découvrir. Cet après-midi même.

Difficile de savoir où l'on va quand on est allongé sur le dos dans un siège auto. J'avais oublié ça et, pendant qu'elle conduisait, je me suis vite rendu compte que je n'avais aucune idée d'où j'étais. C'était peut-être l'effet de la bouteille, mais je m'en fichais. Heureusement que les sièges étaient en vinyle, parce que je savais que mon pantalon allait être trempé.

Mais ce n'était plus mon problème. Allongée là, sirotant tranquillement ce qui s'avéra être une sorte de jus de fruits, mon corps décida de se faire une place. Heureusement, le siège ne s'inclinait pas complètement et, en cambrant légèrement le dos, je fis en sorte que la majeure partie de mon urine chaude s'écoule d'abord en un filet, puis en un flot, coulant sur mon entrejambe, avant de se répandre lentement sur mes fesses puis de remonter le long de mon dos. Le poids humide de ma couche trempée et qui fuyait se ressentait différemment. Chaque secousse, chaque mouvement envoyait des vagues de sensations dans mon sexe. La couche, toujours aussi gluante et maintenant bien lubrifiée, semblait avoir sa propre vie. J'étais face à un dilemme. La chaînette de la ceinture n'était pas assez lâche pour me permettre d'atteindre ma couche et de tenir le biberon en même temps. Je me suis roulée sur le côté aussi discrètement que possible jusqu'à ce que le biberon repose sur le siège et que mes mains soient libres pour... essayer de couvrir mes cuisses, attraper le biberon, ou autre chose. Elle m'avait surpris et, visiblement, elle n'allait pas me laisser me masturber. Des gifles sèches et sa main ferme qui s'est abattue sur mon dos n'avaient pas besoin d'interprète pour me faire comprendre *qu'elle devait me lâcher*.

J'ai songé à me redresser lorsqu'elle s'est arrêtée, mais elle a posé sa main sur ma poitrine et m'a dit de rester allongée. Où qu'elle s'arrête , ce n'était jamais dans une rue passante. Détachant sa ceinture, elle s'est retournée et a de nouveau fouillé dans le sac d'où provenait le biberon. Elle en a sorti une courte laisse pour chien et un large collier de sécurité. Sans un mot, elle m'a mis le collier, la laisse attachée de façon à ce que mes mains restent au-dessus de ma taille. Prenant mon sac à langer, elle en a sorti la sangle et l'a coincée contre mon siège, puis a fait demi-tour et a repris la route. Quelques minutes plus tard, elle a actionné l'ouvre-porte et nous sommes entrées dans un garage faiblement éclairé dont la porte s'est refermée avec obstination.

« N'oublie pas, pas de disputes, pas de répliques, pas d'allusions. Reste allongé là jusqu'à ce que je sois prêt pour toi. »

Sur ce, elle sortit de la voiture et entra dans la maison, me laissant m'occuper de mon biberon encore à moitié plein. Elle revint un instant plus tard, un épais matelas à langer à la main. Après avoir détaché ma ceinture de sécurité et retiré la sangle de maintien, elle me fit lever les hanches pour pouvoir baisser mon jean maintenant trempé et le glisser sous moi. Elle retira la chaînette qui retenait mes menottes et enleva mes chaussures et mon pantalon, laissant mes chaussettes blanches en place, puis remonta le matelas entre mes jambes et l'épingla fermement à mon t-shirt, recouvrant ainsi mes couches déjà bien remplies. Elle attacha de nouveau les menottes, ne laissant presque aucun jeu – à peine quinze centimètres. Ce serait certainement mes premiers pas, voire même du quatre pattes. Elle me tira sur mes pieds et prit le sac à langer ainsi que le reste des affaires derrière son siège. Puis, me tenant fermement le biberon, elle me fit entrer dans la maison, ne me lâchant que pour me tendre le sac à langer. Elle prit la sangle et l'appliqua sur l'arrière de mes cuisses écartées pour me presser d'avancer à petits pas tandis qu'elle me conduisait dans un court couloir jusqu'à une petite pièce.

Hormis trois étroites lucarnes, il n'y avait pas de fenêtres. Un grand lit de capitaine se dressait dans un coin, et une chaise robuste au dossier droit ainsi qu'une grande commode occupaient le reste de la pièce. L'autre côté de la pièce m'a vraiment interpellé. La pièce était séparée par une solide clôture en grillage munie d'un portail verrouillable.

Le parc – et il était on ne peut plus clair qu'il s'agissait d'une cage – était recouvert d'un épais tapis en plastique rigide. En y regardant de plus près, j'ai découvert une petite caméra de télévision fixée dans un coin, son objectif grand angle braqué sur le parc, tandis qu'une autre surveillait le lit. Ma rêverie fut brutalement interrompue par une série de claques sur mes cuisses. Jessie me poussa dans le parc et me fit trébucher, si bien que je m'écrasai sur les fesses. Elle attacha ensuite l'arrière de mon collier à une longue chaîne, soudée à un anneau fixé au mur. En tirant sur la chaîne, elle me fit basculer sur le dos et, saisissant les entraves, souleva mes jambes et poussa mes chevilles vers ma poitrine, écartant ainsi mes genoux et exposant mon entrejambe à son pied. Posant le pied avec force, elle massait brutalement le devant de ma couche souillée, son talon s'enfonçant dans mon entrejambe et écartant encore davantage mes jambes.

Elle prit le biberon et me le fourra sous le nez. À peine avais-je commencé à téter qu'elle sortit la culotte en caoutchouc du sac à langer. Elle la brandit devant mon visage tout en continuant ses manipulations brutales et en commençant à me narguer en me faisant miroiter le sort qui attendait un si vilain grand bébé.

« Il y a certaines règles que vous feriez mieux de suivre lorsque vous êtes ici : »

« Les pantalons mouillés sont interdits sur les meubles. Certaines chaises sont clairement indiquées et vous pouvez vous asseoir dessus même avec un pantalon mouillé . Ne vous asseyez sur aucune autre chaise si votre pantalon est ne serait-ce qu'un peu

mouillé. Vous le regretterez amèrement si je vous trouve sur mes meubles avec un pantalon mouillé. »

« Les bébés qui ont le pantalon sale ne marchent pas sans aide. Si votre pantalon est même légèrement sale, vous ramperez. S'il est trop sale, vous serez attaché dans votre berceau ou confiné dans votre parc. »

« Tu dois demander la permission pour aller aux toilettes et attendre qu'on t'aide. Ne te fais jamais surprendre à toucher à ton pantalon, surtout comme ce matin. On te changera au besoin, généralement après le petit-déjeuner, après le déjeuner, après ta sieste et avant le coucher après ton bain à 19h30. »

« Attention, je ne changerai pas une couche vraiment sale , je me contenterai d'en rajouter par-dessus. Tu devras ensuite attendre l'heure du bain pour enlever ton pantalon, à moins de mériter une bonne fessée qui exige les fesses à l'air. C'est à ça que servent ces couches : elles s'adaptent même aux fesses les plus sales et n'offrent aucune protection. »

Elle a agité le pantalon bouffant en caoutchouc devant mon visage, puis a commencé à le faire claquer doucement d'avant en arrière sur mes joues.

« On va te mettre ça pour Bea. Je sais qu'elle aura envie de te fesser dès qu'elle rentrera déjeuner. Si elle est convaincue de ton repentir, elle te lavera peut-être même avant de t'habiller pour la sieste. Pour l'instant, tu as dix minutes pour finir ce biberon, et après, direction ma *culotte de fessée* ! »

Je la regardai, les yeux écarquillés, fermer la porte de mon enclos et quitter la pièce. Il me restait dix minutes pour finir le demi-litre dans la bouteille, et j'avais une nette réticence à la décevoir, même légèrement. Le niveau dans la bouteille ne baissait pas très vite, malgré mes efforts pour boire vigoureusement. J'étais presque pleine, mais surtout d'air.

En voulant me redresser pour roter, je me suis arrêté net. La chaîne attachée à mon collier était si courte que je ne pouvais pas m'asseoir assez près du portail. Me retournant, j'ai rampé le long de l'arc formé par la chaîne et j'ai constaté que les jouets le long du mur étaient également hors de ma portée. Un cadenas à palette fixait la chaîne à mon collier, l'autre extrémité étant solidement attachée au mur. De toute évidence, je n'étais pas censé aller nulle part ni être distrait pendant que j'attendais, alors j'ai repris ma tentative de vider le biberon.

J'avais encore beaucoup à faire quand elle entra, vêtue d'un tablier en caoutchouc qui lui arrivait jusqu'aux genoux et de longs gants en caoutchouc. Voyant que je n'avais pas terminé, elle regarda sa montre, puis, secouant la tête, elle prit la poubelle à couches et la chaise haute et les apporta dans le parc. S'asseyant, elle prit mes chevilles sur ses genoux, détacha la chaîne qui retenait les entraves et déposa mes pieds de chaque côté de la chaise.

Après avoir détaché la protection et l'avoir aplatie au sol, elle m'a aidée à me lever, en posant le pied dessus. Serrant mon biberon à deux mains, je me suis tournée d'un côté puis de l'autre tandis qu'elle remontait mon t-shirt au-dessus de ma taille, puis, laissant la culotte d'apprentissage collante en place, elle a baissé ma couche et mon slip en plastique. Avec son soutien, j'ai enfilé prudemment la culotte en caoutchouc et, après de nombreux mouvements de flexion, d'accroupissement et d'étirement, elle était satisfaite de la taille. Me faisant pivoter pour que je me tiensse à côté d'elle, elle a chassé les derniers souffles d'air de ma culotte. Ce faisant, la majeure partie du liquide s'est déplacée de mon entrejambe à mon ventre, en prenant soin de bien recouvrir mon érection.

Glissant la main sous son tablier, elle en sortit une grande palette ferme, de quoi marquer même des fesses bien rebondies, et encore plus des culottes d'apprentissage trempées. D'un geste brusque, elle me tira sur ses genoux et, surprise, je laissai tomber le

biberon, m'aidant de mes mains pour ne pas tomber. Elle fouilla dans une poche latérale et en sortit une tétine qu'elle me mit dans la paume de la main, puis, après quelques derniers ajustements et un lissage final, elle abattit la palette sur mes fesses.

Le claquement sec de la palette résonna, accompagné de mon souffle coupé de surprise. Le coup suivant me fit arracher la tétine de la bouche et la note suivante de ce triolet staccato me fit donner un tel coup de pied que je tombai de ses genoux. Je restai allongée sur le sol, haletante, tandis qu'elle ramassait calmement mes chevilles et remettait les entraves. Après m'avoir aidée à me relever, elle me plaça soigneusement, les pieds écartés autant que les entraves le permettaient, debout à son genou droit, face à son épaule gauche. Glissant sa main sous son tablier, elle releva sa jupe jusqu'à pouvoir écarter les jambes presque à angle droit, son pied droit sur la chaîne entre les entraves, son genou entre les miens. Après avoir lissé le tablier pour protéger son genou droit, elle me fit m'accroupir jusqu'à ce que je sois assise dessus, puis me tira vers l'avant jusqu'à ce que ma poitrine repose sur sa cuisse gauche et que mon bras gauche soit accroché derrière la chaise. Prenant fermement mon bras droit, elle reprit la palette et l'appliqua avec une force et un rythme plus modérés sur mes fesses encore douloureuses.

Alors que cette nouvelle vague de chaleur s'intensifiait, je me débattais en vain. La suivante était légèrement plus forte que la précédente, et son rythme un peu plus irrégulier. Mes halètements s'étaient depuis longtemps mués en gémissements, puis en hurlements de douleur, avant qu'elle ne s'arrête brusquement et me laisse tomber sur les fesses, me retrouvant face à sa droite, assise sur le coussin entre ses genoux. Elle sortit un mouchoir en papier, m'essuya le visage, me fit me moucher, puis reprit la tétine et me la fourra dans la bouche encore tremblante.

« Eh bien, ça fera l'affaire pour le moment. Tu ferais mieux de rester comme ça, alors ne bouge pas de ce tapis. » Se levant, elle prit

la poubelle à couches désormais bien remplie et, glissant la main sous son tablier, en sortit une clé.

« Bea finira de te changer quand elle rentrera déjeuner. Comme je dois la relayer, tu seras seul pendant la demi-heure que cela prendra. Voici la clé de tes entraves, mais pas celle de ta cage. Je peux la laisser sur la chaise et laisser la porte ouverte par sécurité, ou bien la prendre et t'enfermer, ce qui, pour de nombreuses raisons, est approprié. C'est toi qui décides. »

Chapitre 3

Refusant de croiser son regard, j'ai hoché la tête et, après une brève pause, elle a posé la clé avec précaution sur la chaise et est sortie en laissant la porte ouverte. J'ai entendu la porte claquer et me suis allongé délicatement sur le ventre, les fesses encore brûlantes – il y a du vrai dans l'expression « *Tu ne t'assiéras pas pendant une semaine* ». Mais en me retournant, je m'étais éloigné de la protection, et le flot chaud d'urine qui a suivi son départ a formé une flaque à côté. J'espérais que Bea ne trouverait pas ça drôle. La chaleur de mes fesses et l'anticipation de ce que j'imaginais sur le point de se produire m'ont rapidement poussé à me masturber frénétiquement dans le liquide emprisonné entre le tissu rêche de la culotte d'apprentissage et la peau lisse de mon ventre totalement imberbe.

Mon pénis me brûlait dans cet environnement hostile et je ne pouvais plus rester comme ça. Je me suis agenouillé avec précaution, puis j'ai basculé sur le côté pour atterrir au milieu de ma flaque. Je me suis tortillé frénétiquement, étalant le liquide autant que possible. Les jambes longues de mon slip en caoutchouc empêchaient les fuites au niveau des élastiques, mais à force de me coucher sur le dos et d'autres mouvements de va-et-vient, j'ai réussi à faire évacuer un peu de liquide de la ceinture, à l'arrière. Mes gestes sont devenus d'autant plus frénétiques que je m'efforçais d'en étaler le plus possible sur mon pantalon en caoutchouc. J'étais tellement absorbé que je n'ai pas entendu Bea entrer.

Je me suis figé en la voyant nouer son tablier. La gravité de mon imprudence m'a frappé de plein fouet tandis qu'elle tapotait du pied en enfilant ses longs gants de caoutchouc. Un petit rire satisfait lui a échappé, puis elle s'est retournée et a quitté la pièce. J'ai jeté un coup d'œil à la clé et j'étais sur le point de la saisir lorsqu'elle est revenue d'un bond. Entrant dans l'enclos, elle l'a ramassée, puis m'a enfilé une cagoule en caoutchouc et, après l'avoir soigneusement

ajustée , l'a serrée fermement. Aveugle, presque sourd et bâillonné par la tétine désormais bien en place, j'ai attendu en silence qu'elle détache la chaîne du mur et me libère des entraves.

Le collier avait été retiré pour être remplacé par celui intégré à la capuche. S'en servant comme d'une laisse, elle m'a tirée en titubant dans la baignoire, puis m'a attachée à la barre de douche. J'ai senti qu'on m'enlevait la culotte en caoutchouc, puis l'eau fraîche sur mes pieds pendant qu'on les rinçait. Ensuite, ce fut le tour du pantalon d'apprentissage, et une attente bien plus longue pendant qu'on le rinçait. Enfin, un lavage vigoureux avec une douchette et beaucoup de savon piquant m'a laissée rose, très propre, et frissonnante en attendant.

J'ai hurlé dans le bâillon tandis qu'on m'appliquait une lotion brûlante à l'alcool à friction sur les fesses. Il m'a fallu plusieurs claques pour me retourner et qu'elle puisse faire de même devant. Je me débattais encore lorsqu'elle a commencé à me remettre le slip en caoutchouc encore humide, et il a fallu encore plusieurs claques pour que je coopère. Finalement, on m'a essuyée brutalement avec une serviette et emmenée ailleurs pour m'attacher sur une sorte de cheval, les pieds écartés, la taille serrée contre quelque chose de solide, penchée en avant, les bras tendus.

Une douce caresse lissa le pantalon en caoutchouc sur mes fesses et mes cuisses, effaçant toute trace de pliure. J'ignore ce qu'elle a utilisé, mais à en juger par les marques, au moins une lanière et une cravache ont contribué à mon supplice. J'avais déjà été fessée, mais même la dernière fois n'avait rien à voir avec ce que j'ai enduré entre ces mains expertes. Elle a finalement dû s'arrêter lorsque mes pleurs m'ont tellement bouché le nez que je ne pouvais plus respirer.

La capuche tomba, révélant une pièce lumineuse et aérée. Un mur entier était vitré, voilé de voilages qui laissaient entrevoir un jardin clos, agrémenté d'une gloriette dans un coin de hautes haies. Le tablier avait disparu, et Bea ne portait plus qu'un corset noir, des

bas noirs à jarretières et une culotte en caoutchouc noir, si serrée qu'elle laissait deviner l'absence quasi totale de poils pubiens. Bea quitta rapidement la pièce et revint peu après , portant à nouveau son tablier. Tandis qu'elle me libérait, je contemplai la pièce avec étonnement. Un œil averti aurait pu discerner diverses possibilités de contention ; une armoire ouverte laissait entrevoir une profusion ordonnée d'accessoires. Ces gens n'étaient pas étrangers aux pratiques sadomasochistes. De toute évidence, leur mode de vie y était consacré.

Alors qu'elle me détachait, on me rattachait progressivement pour m'empêcher de me débattre. On me remit la tétine dans la bouche, on me rabattit la cagoule sur la tête et on me conduisit hors de la pièce. Une trentaine de pas plus loin, on m'enleva la culotte en caoutchouc et on m'aida à monter sur la table. En écartant mes genoux de force et en les ramenant contre ma poitrine, on m'appliqua généreusement une pommade apaisante sur les fesses et on m'enfonça un suppositoire profondément. Après m'avoir bien poudré, on abaissa mes jambes et on répéta l'opération sur le devant, en massant si intensément que c'était presque une masturbation, sans toutefois l'être tout à fait. On me mit une couche propre et on me remonta une culotte en plastique jusqu'aux cuisses. Puis elle quitta la pièce.

Pendant son absence, j'ai laissé un flot chaud de désir contenu couler sur mon ventre et entre mes jambes, imbibant ma couche propre et formant une flaque sous mes fesses. Son soupir de désarroi à son retour me combla de satisfaction, avant qu'elle ne reparte aussitôt, vêtue de son tablier de caoutchouc bruissant. Elle baissa ma culotte jusqu'à mes chevilles et retira la couche mouillée, essuyant les parties plus sèches. Hélas, pas de pommade ; je n'eus droit qu'à une couche propre et (cette fois-ci) double, qui écartait tellement mes genoux qu'elle eut du mal à remonter ma culotte. Elle repartit,

Bea

et lorsqu'elle revint quelques minutes plus tard, toutes les entraves avaient disparu, et la cagoule avait enfin été retirée.

Ce fut une journée mémorable et je me suis demandé à quoi ressemblerait ma vie après cela.

La fin

Si cette histoire vous a plu , découvrez plus de 300 livres numériques et livres audio ABDL sur www.abdiscovery.com.au